

PUBLICATION MENSUELLE — 6 FR. PAR AN.

L'EXEMPLE

REVUE UNIVERSELLE

DES TRAITS DE COURAGE, DE DÉVOUEMENT, DE BIENFAISANCE, ETC.

« L'Amour du bien sommeille quelquefois, mais
« Dieu en a déposé le principe dans tous les cœurs;
« ce qui l'atteste, c'est l'émotion dont nous sommes
« pénétrés au récit d'une belle action. »

DEUXIÈME ANNÉE.

Numero 5. — Mai 1857.

Nous prions les personnes qui veulent bien s'intéresser à cette publication, d'avoir la bonté de nous transmettre les faits parvenus à leur connaissance, ainsi que les conseils ou les réflexions que leur aura suggérés la lecture de notre journal. M. le Directeur de l'*Exemple* recevra leurs communications avec reconnaissance; il les invite à y joindre leur nom et leur adresse, afin de pouvoir leur en accuser réception.

TOUS LES TRIMESTRES UNE GRAVURE.

PARIS

44, RUE BASSE-DU-REMPART, 44.

1857



SOMMAIRE.

—

MAI.

AVIS A MM. LES ABONNÉS.

Les personnes qui se sont abonnées du 1er mai 1856 au 1er mai 1857 auront leur abonnement jusqu'au 1er janvier 1858, en ajoutant :

Pour Paris..	4 fr.
Pour les départements .	5
Pour l'étranger.	7

La couverture de la 1re série de *l'Exemple*, avec la Table d'Or, sont à la disposition de MM. les Abonnés, au bureau du journal, de 10 à 4 heures du soir, excepté les jours de fête.

La couverture et les listes seront offertes au 1er janvier 1858.

La liste des souscripteurs continuera à être insérée au fur et à mesure, et la liste générale en sera publiée au 1er janvier.

Les personnes qui changeront de domicile sont priées d'en prévenir la direction, pour qu'elles n'éprouvent pas de retard dans l'envoi du journal.

AUX ABONNÉS DE L'EXEMPLE,

Revue universelle des traits de courage, de dévouement et de bienfaisance.

Permettez-moi de vous exprimer toute ma reconnaissance pour vos conseils, pour vos encouragements et pour le concours que vous avez bien voulu donner à l'œuvre morale que j'ai entreprise.

L'honneur est, en principe, le mobile des actions humaines, et c'est la plus belle récompense du courage ; mais si cette récompense est assurée au soldat sous les drapeaux, elle manque souvent à l'homme qui se dévoue dans l'obscurité de la vie civile pour arracher son semblable à la misère ou à la mort.

C'est là une lacune qu'il importait de combler ; nous l'avons essayé et nous avons rencontré chez *les gens de bien* un concours et une sympathie qui nous encourageront à poursuivre notre tâche.

Notre programme est bien simple ; mais consciencieusement rempli, nous croyons qu'il pourrait exercer sur l'état moral du pays une influence salutaire, et c'est aussi un résultat qui suffirait à récompenser notre dévouement.

Pénétré de ces idées, j'ai eu l'honneur de m'adresser à LL. EExc. M. le ministre de l'instruction publique et M. le ministre de l'intérieur.

Mes lecteurs me permettront de reproduire ici leur réponse, vu que n'ayant plus d'exemplaires de la livraison où elle a été insérée, je désire que ces adhésions officielles soient mises sous les yeux de nos nouveaux abonnés.

Voici un extrait de la réponse de M. le ministre de l'instruction publique.

« Paris, le 23 novembre 1855. (Cabinet du ministre.)

» Monsieur le comte,

» Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 de ce mois
» pour me faire connaître votre projet de publier une *Revue*
» *mensuelle des traits de courage et de dévouement, etc., etc.*,
» et me demander d'accorder à cette entreprise le concours
» de mon administration.

» Je ne saurais, monsieur le comte, qu'applaudir vivement
» au but hautement moral et patriotique d'une semblable
» publication.....

» Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considé-
» ration très-distinguée.

» *Le ministre de l'instruction publique et des cultes.*

» Pour le ministre et par son ordre,

» *Le chef du cabinet et du secrétariat,*

» Signé : CHARLES FORTOUL. »

A monsieur le
comte KROSNOWSKI,
44, rue Basse-du-Rempart.

J'ai eu l'honneur de recevoir une réponse dans le même sens de S. Exc. le ministre de l'intérieur.

ADOLPHE KROSNOWSKI.

L'EXEMPLE

REVUE UNIVERSELLE

DES TRAITS DE COURAGE, DE DÉVOUEMENT, DE BIENFAISANCE, ETC.

LE VÉRITABLE ET LE FAUX HONNEUR.

Lorsque je passe en revue dans ma mémoire tous les hommes que j'ai connus et fréquentés dans le cours de ma vie, je n'en vois qu'un bien petit nombre qui n'aient pas consacré leurs facultés et leur temps à la poursuite de l'impossible, ou qui n'aient pas fait le sacrifice de positions en harmonie avec leurs talents, et où ils auraient pu aisément passer maîtres dès leur point de départ, pour courir après un but placé hors de leur atteinte.

Le désir de s'élever au-dessus du niveau commun de l'humanité est inhérent à certaines natures. Les esprits travaillés de cette ambition sont même plus nombreux qu'on ne pense; on en rencontre dans tous les rangs de la société, et quand l'ardeur qui les dévore vient à manquer d'aliment, ils se comportent comme un terrain en friche, et ne donnent bientôt plus que de l'ivraie et de mauvaises herbes.

Un de mes vieux amis, qui compromit, il y a environ quarante ans, une position de major, et se vit obligé d'en résigner

les fonctions, n'a pas cessé depuis de se livrer à l'étude la plus assidue de la topographie et des campements, retraites et contre-marches, sans autre intention que de nourrir son spleen et sa mauvaise humeur, et d'avoir belle à décrier les succès des autres.

A son entrée dans le monde, c'était l'homme le plus aimable de notre régiment ; toujours prêt à exposer gaîment sa vie, il était aimé de ses inférieurs, estimé et recherché de ses chefs : aujourd'hui, c'est l'homme le plus maussade et le plus insociable qui soit au monde. Son active imagination se fatigue à alimenter le besoin de contradiction qui le possède ; heureux quand il voit jour à contrarier, il n'en laisse échapper aucune occasion ; et comme il se représente tous les hommes comme des ennemis, il les traite tous avec une égale arrogance et avec des airs de supériorité d'autant plus aisés à prendre, qu'il ne sort pas de la spéculation.

Que celui qui s'est reconnu cette disposition inquiète s'empresse donc de donner une pâture à son activité d'esprit, sans quoi il se verra bientôt réduit à la condition de mon infortuné major.

Au lieu de rechercher les occasions de s'élever au-dessus des autres, il s'appliquera sans cesse à les rabaisser au-dessous de lui ; car c'est le refuge commun de l'ambition désappointée, qui ne trouve plus de soulagement à l'amertume de ses regrets que dans les récriminations et les critiques.

Ce ne serait sans doute pas un argument bien nouveau contre l'ambition que la peinture des soucis mortels qu'elle engendre, quand elle vient à être déçue ; mais on peut lui opposer une objection plus puissante, c'est qu'il n'y a pas de bonheur solide, même dans le succès de ses efforts. Recherchons-nous les applaudissements de la foule ? il est au pouvoir du plus mince particulier de troubler par la calomnie la joie

de nos triomphes. Aspirons-nous à la renommée d'homme heureux? il n'est pas de village où ne s'offrent à nos yeux une foule de gens en possession réelle de ce bonheur dont nous ne poursuivons que l'apparence. Ajoutez qu'il y a je ne sais quel fonds de malignité dans l'esprit des hommes ordinaires qui les porte à contrarier toujours le penchant qui nous entraîne, au point que rien ne refroidit davantage leurs dispositions à nous applaudir, que le désir que nous laissons voir d'obtenir leur approbation.

L'ambition, cependant, n'est pas seulement la passion des esprits supérieurs et audacieux, on l'observe jusque dans la conduite des hommes que l'on pourrait croire tout à fait en dehors de sa sphère d'attraction. Il n'y a pas jusqu'à nos gentilshommes campagnards dont les façons de vivre ne trahissent une vanité suprême, et il est tel chasseur de renard qui traitera plus de la moitié du comté pour faire parade de son bœuf et de sa bière, sans y être porté par la moindre sympathie pour aucun de ses invités. Il les héberge, parce qu'il pense faire mieux éclater ainsi la supériorité qu'il croit avoir sur eux, et ceux-ci le grugent, parce qu'ils ne sont pas sans s'apercevoir de l'insolente intention qui les rassemble à sa table. Ce n'est là, sans doute, que le côté grotesque de l'ambition, mais c'en est assez pour nous donner une idée du sort réservé à tout homme d'un esprit plus cultivé, qui ne courrait qu'après une vaine gloire.

Puisqu'il y a pourtant au fond du cœur de toute créature humaine une dose plus ou moins forte de ce levain qui nous rend impatient d'une condition inactive et qui nous provoque à rechercher tous les moyens d'arriver à la renommée, il est nécessaire de diriger nos efforts vers un genre d'ambition qui soit à la portée de tous. Cette ambition devrait être indépendante, et consister simplement à faire ce que chacun de nous

jugerait le plus grand et le plus louable. Ce serait là un but digne de nos efforts, et, en le poursuivant, nous ne ferions que nous montrer conséquents avec notre jugement particulier. Dans cette voie, nous ne saurions être contrariés par aucun accident extérieur, et comme on ne peut dépouiller personne de ses bonnes intentions, notre volonté ne rencontrerait aucun obstacle.

J'ai entendu émettre à ce sujet, par un homme d'esprit de mon cercle, une idée qui m'a paru dictée par la plus droite raison : « C'est, selon moi, disait-il, une chose bien peu équitable que les vertus héroïques soient, comme il semble, le privilége exclusif d'une certaine classe d'hommes, et que l'on ne puisse y prétendre, si l'on ne tient déjà de la fortune un rang élevé dans le monde. Je voudrais, pour moi, que l'on admît comme héroïque tout acte relativement grand et glorieux dans la position de celui qui l'accomplit. Ainsi, il n'y aurait pas de vertu dans la vie humaine, à laquelle chaque individu de l'espèce ne fût à même de s'élever. Car tout homme peut être aussi vaillant, aussi généreux, aussi sage et aussi clément que le lui permettent les occasions dont la fortune, en définitive, n'est pas plus avare pour les uns que pour les autres. Celui qui peut se dire à lui-même : J'ai déployé toute la vertu, j'ai fait tout le bien en mon pouvoir, quelle que soit d'ailleurs sa position dans le monde, n'a rien à envier à personne en fait d'honneur.

En s'écartant de cette direction, l'ambition ne peut que devenir une source perpétuelle d'angoisses et de tourments; mais lorsqu'elle a ce noble caractère, elle élève au contraire l'esprit, et la conscience de notre valeur imprime alors à tous nos actes une dignité calme que ni l'envie, ni la critique, ni la médisance ne peuvent nous ravir.

Ainsi, le siége du solide honneur est dans notre cœur

même, et ce n'est pas l'homme dont la conscience est pure qui a besoin de consolation, mais plutôt celui à qui elle fait expier par ses reproches des grandeurs d'un autre genre, que la vertu désavoue.

B. SCHEY.

(Traduit de l'anglais).

L'AMITIÉ.

L'amitié est le premier sentiment qui se développe dans le cœur de l'homme ; elle lui adoucit les peines de la vie, et lui donne le courage de traverser bien des épreuves qui le trouveraient sans force dans l'isolement.

Il y a un charme infini dans ce lien sympathique qui nous fait trouver un autre nous-même dans un ami véritable. Auprès de ce confident de nos pensées, nous sentons le calme succéder à l'agitation ; nos passions s'apaisent, nos idées changent de cours, et notre raison se dégage des nuages qui l'obscurcissent.

Prétendre résister, sans le secours de l'amitié, au choc des adversités qui assiégent la nature humaine, c'est vouloir se priver, de gaîté de cœur, du plus ferme appui que Dieu nous ait ménagé dans cette lutte, et de la source la plus féconde de consolations.

La nature nous révèle tout d'abord l'ami que nous devons choisir ; une sorte d'instinct nous porte vers lui. Mais, une fois décidée par la communauté d'idées et de goûts, l'amitié n'est durable qu'autant qu'elle a aussi son principe dans un penchant commun vers l'honneur et la justice. Elle résiste alors à toutes les épreuves, même à celle de l'absence,

et les vicissitudes du sort, loin de l'altérer, ne la font éclater qu'avec plus de force.

C'est dans le malheur surtout que l'on apprend à connaître le prix de l'amitié, mais c'est dans la retraite qu'on en goûte le mieux la douceur. Un sentiment aussi calme a besoin pour s'épanouir du repos et du silence ; il a trop peu d'éclat pour ramener à lui les cœurs que le plaisir entraîne, et les prospérités de la vie, qui jettent l'esprit dans la dissipation, sont contraires à sa nature forte et sévère.

L'amitié impose des devoirs sérieux, et, en première ligne, un religieux silence sur les secrets mis en commun. Cette obligation n'est pas détruite par le fait d'une rupture, même suivie de l'aversion la plus méritée.

Il y a un autre genre de discrétion qui consiste à n'exiger rien de plus qu'on ne se doit réciproquement : mais celle-là se sent mieux qu'elle ne se définit, et ses préceptes sont d'un genre si délicat, qu'ils ne sauraient être compris par ceux à qui leur instinct naturel n'en donnerait pas la révélation.

Ne servons point les passions d'un ami, ce serait le trahir ; gardons-nous de ménager son amour propre quand le soin de son honneur nous fait une loi de la sévérité. Laissons les flatteurs l'applaudir, et sachons le ramener au bien d'une main ferme quand il chancelle au bord de l'abîme.

L'amitié, du reste, n'a pas besoin d'être sévère quand elle est bien placée. Tout dépend de notre choix, il a d'autant plus d'importance, qu'on nous juge généralement sur nos liaisons. Puis les maladies de l'âme se gagnent aussi bien que celles du corps ; on prend insensiblement les opinions, les vices et les vertus de ceux que l'on fréquente ; on devient faible avec le lâche, dur avec le méchant et désintéressé avec le magnanime. Les amis sans

vertu ne servent à rien tant qu'on les conserve, et nuisent lorsqu'on veut y renoncer.

L'amitié la plus solide, la plus vraie entre âmes nobles, est celle qui a pour garantie le lien précieux des bienfaits et de la reconnaissance. L'obligé souffre quelquefois de ne pouvoir s'acquitter, mais il est toujours en son pouvoir de témoigner sa gratitude à son bienfaiteur par un attachement sincère, et c'est le devoir comme le plaisir de tout noble cœur.

LÉON HOLLAENDERSKI.

VERTU ET RÉCOMPENSE.

(*Suite et fin.*)

—

Mais l'heure du sommeil a sonné.... pour sa mère. El... quitte à la hâte son travail inachevé, l'emporte dans sa petite chambre, et lorsqu'elle aura prodigué à sa mère tous les soins minutieux dont on entoure un enfant souffreteux et adoré, elle ira reprendre, dans son réduit, ce travail dans lequel, après Dieu, elle a mis son espérance.

Le temps s'écoule rapidement. Il est onze heures, onze heures et demie, minuit!

— Allons, il faut quitter tout cela — dit la jeune fille en soupirant: — demain, je ne pourrais plus me lever.

Et, avec précaution, de peur d'être entendue de sa mère, El... va prendre sur son maigre petit lit un repos que pourrait lui envier une princesse.

Bien des jours s'écoulèrent, semblables à celui que nous venons d'esquisser.

Lorsqu'El... eut terminé deux ou trois volumes, elle chercha à les vendre.

Mais, ce n'est pas chose facile que de rencontrer un éditeur tout à la fois intelligent, bienveillant et juste.

Avant tout, *il faut un nom.*

— Monsieur, veuillez lire mon ouvrage, peut-être vous plaira-t-il. Je l'ai fait avec le plus grand soin, et quelques personnes très-capables auxquelles je l'ai soumis m'ont assuré....

— C'est possible, Mademoiselle, mais nous ne prenons que les livres des auteurs connus.

— Cependant, Monsieur, si vous vouliez le lire....

— Oh ! mon Dieu, ce serait parfaitement inutile, je ne le prendrais pas.

— Même s'il était bon ?

— Quand ce serait un chef-d'œuvre.

Chez un autre :

— Monsieur, vous éditez des livres pour la jeunesse, à ce qu'on m'a dit ?

— Oui, Mademoiselle.

— Je désirerais vous soumettre un volume que je viens d'achever.

— Je suis bien fâché, Mademoiselle, mais, d'ici à l'an prochain, nous avons pris la détermination *formelle* de ne recevoir aucun manuscrit. Nous en avons plus qu'il ne nous en faut.

Ailleurs, après les préliminaires :

— Votre livre est trop *gros* pour nous : on n'imprime, ici, que de petits volumes illustrés.

Ou bien :

— Il nous faut quelque chose de plus complet, et pour les enfants de douze à quinze ans. *On ne lit pas avant cet âge.*

Ou, encore, après avoir jeté les yeux sur le manuscrit, et en avoir lu quelques lignes, par-ci par-là :

— C'est trop sérieux pour des enfants, nous voulons qu'on les amuse.

Et, presque aussitôt, un autre :

— Ceci n'est pas assez *moral*, n'a pas un cachet assez religieux, etc., etc.

La pauvre jeune fille sortait de chaque maison de librairie avec une tristesse de plus et une espérance de moins. La pensée de sa mère lui donnait seule le courage de recommencer une tentative nouvelle, qui était suivie d'une nouvelle déception.

Elle avait confié sa mère aux soins d'une sœur aînée, mariée à Paris, et qu'elle avertissait toutes les fois que son absence pouvait durer quelques heures.

Ce jour-là, elle ne rentra que le soir.

Elle rassura tendrement sa mère, déjà inquiète, lui cacha une partie de la vérité, lui adoucit le reste, et, la voyant en paix, se tranquillisa elle-même, retrempa son courage, se promettant de recommencer dans quelques jours de nouvelles démarches, qui seraient couronnées, peut-être, de plus de succès.

Combien de fois rentra-t-elle ainsi le soir, accablée de fatigue, le cœur brisé, n'espérant plus rien des hommes, et doutant d'elle-même? Nous ne le savons pas, mais ce fut long!

Pendant ce temps, l'argent s'épuisait, et la pauvre enfant voyait avec terreur s'approcher le moment où sa mère pourrait manquer de quelque chose.

Cette pensée, qui en aurait accablé tant d'autres à sa place, lui donnait des forces nouvelles, car elle redoublait son amour.

— Oh ! non, mère, tu ne souffriras pas, tu ne manqueras jamais de rien, Dieu me le dit, je le sens !

Et aux heures où elle pouvait reprendre sa plume, elle redoublait d'ardeur et de soin ; elle invoquait Dieu par des prières et par des larmes ; elle lui disait avec cet accent irrésistible qui avait fait dire à Jésus, s'adressant à une mère : « O femme ! votre foi est grande ! Qu'il soit fait comme vous voulez ! » elle lui disait : — Mon Dieu, mon Dieu, rien pour moi, tout pour elle !

Dieu lui accorda ce qu'elle demandait.

Un éditeur, plus intelligent que les autres, et peut-être aussi plus bienveillant, consentit à lui acheter ses premières œuvres. Il les lui paya peu ; mais, qu'importe ? Elle travaillerait davantage, et puis, plus tard, elle aurait un nom peut-être, et alors !...

Comme elle était radieuse et légère en retournant au logis ! Comme son cœur battait doucement dans sa poitrine ! Comme il se répandait en actions de grâce envers celui qui donne tout !

Elle arrive, elle est aux pieds de sa mère, elle répand sur ses genoux les quelques cents francs qu'elle vient de recevoir, en disant : — Mère, mère, sois heureuse, nous sommes riches ! — Et elle fond en larmes.

Non, elles n'étaient pas *riches*. Quand un pauvre auteur inconnu parvient à *vivre* de ses œuvres, c'est beaucoup. El..., à force de courage et de travail, accomplit pour deux cette tâche difficile. Mais, que de choses lui manquaient encore, *à elle !*

Sa mère ne le savait pas ; mais les quelques amis restés fidèles au malheur, et qui venaient régulièrement visiter madame et mademoiselle M..... s'apercevaient, de temps à

autre, de ce que la vertueuse jeune fille aurait voulu toujours cacher.

Alors, avec cette délicatesse, cette *adresse* infinie, apanage des grands cœurs, ils remédiaient, autant que possible, à ces lacunes de bien-être ou de toilette.

Nous savons plusieurs traits charmants qui peignent, à la fois, et mademoiselle El..., et ceux qui l'aimaient : nous n'en citerons qu'un.

Un jour, un ami de madame M....., homme respectable et excellent, s'aperçut qu'El... avait les mains hâlées et rougies par le froid.

— Vous n'avez donc pas de manchon, mon enfant ?

— Un manchon ! — répond gaîment la jeune fille — fi donc ! c'est un objet de luxe. On met des gants..... quand on en a : c'est bien assez !

L'ami acheta un manchon qu'il offrit à El... avec un gracieux madrigal, auquel elle *devait* répondre.

Elle accepta et obéit.

Dès lors, il ne lui fut plus possible de cacher qu'elle était poëte : elle s'était révélée dans cette réponse, sentie et dictée par le cœur et l'esprit.

Quelques années s'écoulèrent.

Peu à peu, cependant, ce talent, cette vertu, cette grâce, cette gaîté dans le travail et le sacrifice, ce *tout*, enfin, si complet et si beau rayonna autour de la jeune fille. On voulut la voir, l'entendre, on s'y intéressa, on la poussa. Des femmes, des hommes éminents se montrèrent heureux et fiers de la patronner.

Madame Tastu, madame de Girardin, monsieur Molé, monsieur Guizot, aussi bons que grands, lui fournirent, à l'envi, les occasions de se faire connaître.

Un de ses livres pour l'enfance ayant été offert à la du-

chesse d'Orléans, cette princesse en fut si enchantée, qu'elle voulut voir l'auteur, et la combla de marques de distinction. Elle ajouta, ensuite, à ces honneurs de magnifiques cadeaux.

Jusque-là, les poésies d'El..., si remplies de grâce et de cœur, étaient restées cachées. A peine si ses amis les plus intimes les lui avaient entendu lire. Elle se décida à les soumettre à ses protecteurs.

Tremblante, elle réunit ces feuilles éparses, où elle a versé à flots le trop plein de ses douleurs et de ses tendresses, puis, plus tremblante encore, elle les livre à la censure, ou plutôt..... à l'admiration !

El... a vingt-six ans ; il y en a dix qu'elle travaille et qu'elle lutte.

Au milieu d'une brillante assemblée littéraire, la voyez-vous aujourd'hui ? Elle en occupe le centre. Tous les yeux sont fixés sur elle, tous les cœurs sont suspendus à ses lèvres, d'où s'échappent, cadencées, des paroles harmonieuses comme les sons d'une lyre. Elle se tait. Alors, éclatent de tous côtés de chaleureux applaudissements ; des fleurs, des couronnes tombent à ses pieds en profusion ; elle est reçue à l'Athénée par acclamation unanime, et, séance tenante, monsieur Guizot, alors tout-puissant, lui assure une pension de 1,200 francs.

Pour elle, le cœur inondé de joie, mais la contenance modeste, elle se dérobe promptement à son triomphe pour voler dans les bras de sa mère.

Au moment où elle sort, un jeune homme, poëte aussi, entre par la même porte. A peine aperçoit-il cette gracieuse personne, dont chacun, dans l'assemblée, paraît occupé et ravi. Il demande, il s'informe, il veut lire ses vers, connaî-

tre sa vie; et lorsqu'il a tout appris, il s'étonne, il admire, il aime!

Après cette journée, El... reprit, comme la veille, ses occupations ordinaires.

Douze cents francs n'auraient point suffi pour les faire vivre; mais en y ajoutant son travail, notre poëte allait être, désormais, à l'abri de tout besoin.

Elle fit d'autres arrangements pour la vente de ses ouvrages. Le libraire avait un bénéfice convenu, mais il les vendait au profit de l'auteur.

On commença par l'impression d'un petit nombre d'exemplaires : ils furent enlevés en quelques jours. Les volumes, les éditions se succédaient, toujours avec le même bonheur.

— Vraiment, Mademoiselle, disait le libraire surpris, à El..., aussi étonnée que lui, il est extraordinaire de voir votre nom connu en aussi peu de temps. En province surtout, à peine un de vos livres a-t-il paru, qu'on me le fait demander par centaines.

A part la vente merveilleuse de ses ouvrages, il lui arrivait très-souvent des cadeaux de tous genres. C'étaient des étoffes pour robes, de beau linge, des meubles, même des bijoux.

Toutes ces choses étaient offertes à sa mère ou à elle, de telle façon et par de telles mains, qu'il n'était pas possible de refuser. Mais c'était pour El... un sujet d'étonnement, que cette abondance venant de toutes parts.

— C'est singulier, disait-elle un jour à une dame de ses amies, nous recevons des présents au-dessus de notre position, et même, il me semble, au-dessus de la fortune de ceux qui nous les offrent.

N'étant plus obligée de faire certaines démarches, nécessaires autrefois, la tendre fille ne quittait presque pas sa mère. Elle devenait de plus en plus avare de sa vue, de sa

conversation, de ses caresses. Elle n'avait qu'un seul désir, son bonheur; qu'une seule crainte, celle de la voir malade ou affaiblie.

Dix années s'écoulèrent.

Pendant ce temps, plusieurs partis s'étaient offerts pour mademoiselle M....., mais elle avait constamment répondu qu'elle ne voulait pas se marier.

Cependant, cette mère, objet de tant de soins, de tant d'amour, sentit diminuer ses forces.

Ce fut à elle, alors, à se tourmenter, à trembler pour l'avenir de son enfant chérie.

— Mon Dieu, mon Dieu, donnez-lui un cœur qui l'aime comme je l'aime moi-même ! Mon Dieu, faites-moi la grâce de ne pas la laisser seule en mourant !

Dieu l'entendit et l'exauça.

Un jour, un étranger se présente, El... était sortie. Il fut introduit auprès de madame M..... et causa longtemps avec elle. En se retirant, il promit de revenir le lendemain.

Lorsqu'El... rentra, sa mère la retint près d'elle et lui dit :

— Mon enfant, mon El... bien-aimée, je ne voudrais pas t'affliger .. tu m'aimes tant !... Cependant, vois-tu, il faut penser qu'un jour..... pas encore, non... mais, enfin, il faudra se quitter, pour un peu de temps.

El.. posa sa tête sur le sein de sa mère, et pleura. Mais, cette fois, amèrement !

Madame M..... reprit :

— Il me serait cruel, mon enfant, de te laisser seule, sans appui, et surtout sans amour, sur cette terre. Je crois que Dieu y a pourvu. Depuis dix ans, tu es aimée profondément, uniquement.

Celui qui t'aime ne t'a vue qu'une fois, mais il te connaît comme s'il avait passé sa vie avec nous. Retenu dans une

ville de province, auprès d'un tendre père, âgé et infirme comme moi, il partageait avec sa belle-mère, qui l'a élevé et qui l'adore, les soins et les consolations donnés au bon vieillard. Malgré cela, sa pensée et son cœur ne t'ont pas quittée un instant. Il suivait avec soin toute ta vie ; il se tourmentait de tes inquiétudes, il partageait tes succès. Que dis-je? Il les rendait complets. Aidé de quelques amis, entièrement dévoués, qui sont devenus les nôtres, il faisait connaître tes ouvrages, et les achetait lui-même en grande partie. Il savait tes privations, et ce qui pouvait t'être utile ou agréable, ainsi qu'à moi ; et, par l'entremise de ces mêmes amis, tout cela arrivait en son temps.

Depuis un an il a perdu son père, et, depuis quelques jours, il sait que ma santé décline, que tu as besoin d'un ami éprouvé, au cœur tendre et pur. Il est libre, possède une fortune indépendante, et plus que suffisante à vos besoins ; enfin, sa seconde mère t'aime et te désire, mais elle attendra loin de toi, tout le temps que le bon Dieu m'accordera encore.

. . . .

Le lendemain, M. M.... se présenta de nouveau.

C'était un homme de trente-huit à quarante ans, à la figure noble et intelligente, aux manières simples et distinguées. Toute sa personne respirait la franchise, l'honneur et la bonté.

El... le regarda et comprit tout ce que sa mère lui avait dit la veille.

Ces deux êtres n'auraient pas eu besoin de parler pour s'entendre.

Trois semaines après cette entrevue, El... et son fiancé recevaient la bénédiction nuptiale.

Vous croyez, peut-être, qu'après ce mariage quelque chose fut changé dans cet intérieur ? Oh ! non !

La mère adorée resta à sa place, entourée de ses petits meubles, conservant toutes ses habitudes, servie comme toujours, par sa fille.

En un mot, elle était doublement aimée, voilà tout.

Ce bonheur si complet, en elle et autour d'elle, sembla redonner à madame M.... la vie et la santé.

Elle resta encore deux ans avec ses enfants bien-aimés, puis, à la fin d'un beau jour, sans souffrance comme sans regret, elle s'éteignit doucement dans leurs bras, après les avoir bénis.

El..., comme la divine Marie, rendit les derniers devoirs à celle qu'elle avait aimée plus que toutes choses.

Elle l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure, appuyée au bras de son époux. Elle pria longtemps sur cette tombe, puis, se relevant, et regardant avec tendresse l'ami qui l'attendait : — Maintenant, je suis prête, partons !

Ils quittèrent Paris, et se rendirent chez monsieur M...., où les attendait une amie, une mère, qui pleura de bonheur en les serrant dans ses bras.

Je terminerai la faible esquisse d'une si belle histoire par la dernière strophe d'une charmante poésie de madame El... M.... qui peint la vie qu'elle mène dans sa petite ville, et le bonheur qu'elle y goûte ; il me semble que ces quatre vers résument tout.

. . . .

O sites merveilleux que le Rhône caresse,
J'ai trouvé près de vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui vaut, pour moi, plaisirs, honneurs, richesse :
Un air pur, un beau ciel, et deux cœurs pour m'aimer.

L. de Saint-Pastou.

MERVEILLES DE L'ÉLECTRICITÉ.

—

Si les actes de courage et de dévouement sont parfois payés d'indifférence, d'ingratitude même, parfois aussi ils reçoivent leur récompense. Il n'en est pas de même, malheureusement, de ces actes accomplis dans le but de servir l'humanité, qui souvent n'ont pour témoin que l'obscurité de la vie privée, et qui cependant exigent une complète abnégation de soi-même, un zèle et une constance à toute épreuve, et pour lesquels il faut un courage hors ligne et des sacrifices de tous genres; c'est parce que la modestie de leurs auteurs ne leur donne aucune publicité, confiant dans la sainteté de leurs tentatives pour le bien général, et s'imposant, pour arriver à leurs fins, des privations dont on est bien loin souvent de soupçonner l'étendue. Ajoutons encore que trop souvent les découvertes de ces hommes exceptionnels sont exploitées *impudemment* par quelques favorisés de la fortune, tandis que le pauvre auteur manque du plus strict nécessaire.

Ces considérations se rattachent tout particulièrement à la persévérance de M. Rebold, de Wissembourg (Bas-Rhin), inventeur du système électro-vital, qui est destiné à rendre à l'humanité un des plus grands bienfaits que la science lui ait offerts depuis des siècles. Nous hésiterions peut-être à annoncer une assertion aussi grave et aussi absolue, si notre conviction ne s'était formée notamment par les témoignages nombreux des médecins les plus distingués de la Faculté de Paris, lesquels considèrent le système électrique de M. Rebold, non pas seulement comme un auxiliaire puis-

sant de la médecine, mais bien comme la base de toute médecine rationelle (1).

Voici comment l'auteur si estimable de cette invention a été amené à découvrir ce système, qui selon lui, (et nous avons foi en sa croyance), doit réformer l'espèce humaine dans un temps donné.

La bienfaisance, cette vertu dominante des âmes délicates, le mettait constamment en rapport avec les malheureux de toutes les conditions. Il visita, comme membre, comme président et vice-président de plusieurs sociétés philanthropiques, de bienfaisance, de patronage de forçats libérés, etc., etc., non seulement le père de famille sur son grabat, vaincu par la fatigue et la maladie, mais les hospices, les prisons, les maisons de détention, et c'est surtout dans les hôpitaux où son cœur aimant se trouvait le plus douloureusement affecté par le spectacle des misères et des souffrances humaines, auxquelles les médecins, malgré tous leurs efforts et toute leur science, ne parviennent à apporter, dans la plupart des cas graves, que des améliorations peu durables.

Malgré les grands revers et les souffrances morales de tout genre, dont M. Rebold fut accablé durant bien des années, et qu'il supporta en homme courageux, il eut la sainte pensée de croire que ces malheurs étaient une épreuve que Dieu lui envoyait pour le bien de son cœur. Il ne perdit pas un instant de vue des projets philanthropiques qui lui apparaissaient comme une sorte d'apostolat, en faveur de ces hommes qui demandent tout à un travail incessant, se trouvant réduits à la plus affreuse misère, quand le travail vient à manquer pour une cause quelconque.

Après plus de sept années de travaux infatigables, et ne

(1) M. Rebold est fondateur de l'établissement électro-thérapeutique à Paris, le seul et unique de ce genre qui existe.

prenant même pas le repos que la nature impose à l'homme, M. Rebold parvint à résoudre le problème qu'il s'était posé à lui-même. Il trouva une application universelle de l'électricité et de son principe vital à toutes les classes de la société, et notamment à celles qui, vivant d'un travail manuel, ne peuvent donner à l'hygiène du corps le temps et les soins indispensables.

Avec le procédé de M. Rebold, il suffit, pendant quelque temps, d'un quart d'heure par jour avant ou après le travail, pour rétablir la santé; il en faut moins encore quand il s'agit simplement de rétablir un juste équilibre dans l'organisme humain, en rappelant l'harmonie dans les fonctions vitales.

Nous extrayons la citation suivante d'une brochure de M. Rebold, publiée sur le système qui nous occupe :

« Pour peu qu'on étudie, d'uncôté, l'action de l'électricité sur le corps humain, puis, d'un autre côté, les effets des anciennes méthodes curatives ainsi que les nouvelles, nées des découvertes et du progrès des sciences, on est forcé de s'avouer que des milliers de guérisons, plus ou moins surprenantes pour ceux-mêmes qui étaient appelés à les diriger, ont été obtenues par les unes et les autres.

Il faut donc bien se pénétrer de cette vérité, que, malgré tous les systèmes, malgré toutes les méthodes les plus opposées, des maladies s'aggravent et se guérissent, *sans le secours* de la médecine, et qu'il existe dans la nature *un principe agissant universellement*, *lequel*, *dans de certaines conditions*, *opère ce que nous attribuons vaguement à la puissance de l'art. Ce principe universel n'est autre que l'électricité !* C'est cette même électricité qui est considérée par les savants les plus illustres comme le principe de vie dans l'homme, dans les animaux et dans les végétaux, et nous ne saurions consé-

quemment lui refuser la propriété de combattre les maladies dont ils peuvent être atteints. C'est, en effet, ce qui résulte d'une multitude d'expériences faites avec plus ou moins de succès depuis la découverte de Galvani. »

Ces lignes attestent qu'outre le sentiment humanitaire dont se trouve animé à un haut degré M. Rebold, il s'était élevé pour lui un autre fanal dont la lumière le guidait dans ses recherches et dans les diverses applications de son système.

Pendant la durée de ses travaux préparatoires, M. Rebold a soigné uniquement par l'usage de l'électricité et avec un succès sans exemple jusqu'alors, plus de trois mille malades (dont plus d'un tiers gratuitement), en partie abandonnés par la médecine ordinaire, aidé et dirigé qu'il fut par son digne ami l'honorable marquis du Planty, docteur en médecine et en chirurgie, chevalier de la Légion d'Honneur, etc.

M. Rebold est bien loin de se borner uniquement à la construction d'appareils perfectionnés, qui auraient simplement pour but, comme cela a eu lieu jusqu'ici, l'application de l'électricité à la thérapeutique, l'électrisation d'une seule personne ; les appareils qui représentent son système sont d'une application vraiment universelle, et leur mise en pratique doit apporter de notables changements, pour ne pas dire des révolutions dans les diverses sciences auxquelles ils s'appliqueront.

C'est ainsi que par des appareils destinés aux hospices et hôpitaux, on sera à même de traiter par l'électricité 50 malades à la fois, rangés à leur pourtour ou placés dans leurs lits, au chevet duquel ils trouveront le distributeur de la force vitale, chacun pouvant en prendre au degré de son excitabilité. D'autres appareils sont destinés à tous les grands établissements de l'état, notamment aux casernes, aux camps mili-

taires, aux vaisseaux de guerre et de la marine marchande, aux arsenaux, aux grandes institutions, aux écoles, aux manufactures, aux maisons de détention, aux prisons, à tous les grands établissements privés, à toutes les populations ouvrières, commerciales, agricoles, partout enfin où le devoir humanitaire impose à toutes les autorités l'obligation de développer, de favoriser, d'accroître par tous les moyens en leur pouvoir le bien être physique de tous, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. Au moyen de ces appareils, on peut électriser, c'est à dire distribuer le principe vital à un plus ou moins grand nombre de personnes à la fois, (de 100 à 200) et à 10,000 dans un jour, et en élévant le nombre des appareils à 150 avec leurs accessoires, on pourrait, dans ce même espace de temps, électriser toute la population de la capitale et de la banlieue, soit un million et demi de personnes, en donnant à chacune de l'électricité durant un quart d'heure, et moyennant la bien modique dépense d'entretien d'un franc par appareil et par jour, qui serait à supporter par l'autorité.

D'autres appareils sont destinés aux palais, aux hôtels meublés, aux institutions privées, aux maisons de bains ; car avec les applications, on distribuera de l'électricité dans autant de pièce, que l'on voudras et cela du matin au soir. Au lieu d'un robinet au moyen duquel on se procure la lumière du gaz, on n'aura qu'à tirer une tige pour se procurer de l'électricité à dose voulue. Par les mêmes appareils, munis d'autres accessoires, on peut électriser dans un cas d'épizootie deux ou trois cents chevaux, veaux, vaches, et de 500 à 1000 bêtes à laine dans un jour. Le même système fournit des appareils pour les maisons destinées à donner les premier secours aux asphyxiés; servant aussi aux grandes fabriques, usines, etc., pour secourir immédiatement des accidents de toutes sortes,

et qui, dès lors, en font, sous les rapports humanitaires, l'instrument le plus utile.

Ce système d'application fournit aussi des appareils pour l'agriculture. Ils ont pour but, outre la guérison des maladies du règne végétal, comme celle de la vigne, de la pomme de terre, etc., etc., le développement des engrais, des semences et des germes ; ils fertilisent et vivifient les terres, et doivent produire des résultats immenses. On pourra, avec un seul de ces appareils, électriser les terres d'un grand domaine. Lorsque ces effets seront constatés généralement, tous les agriculteurs s'empresseront de se procurer des instruments aussi utiles, et il faut espérer que, dans un temps donné, la France pourra suffire à tous les besoins de ses populations, et n'être plus, comme cela est malheureusement encore le cas, tributaire de l'étranger.

Il est impossible de pouvoir se rendre compte aujourd'hui de tous les résultats du système de M. Rebold, dont nous venons de passer en revue les principales applications. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il suffit qu'une partie des espérances qu'il fait naître se réalisent pour que le nom de M. Rebold soit rangé parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

KROSNOWSKI.

CORRESPONDANCE.

Nous aurions mauvaise grâce à énumérer tous les témoignages d'approbation qui viennent chaque jour nous encourager dans notre tâche ; qu'il nous soit permis cependant de publier une lettre entre toutes. Nous demandons pardon

a Madame de Pougelon de rendre public l'hommage qu'elle nous adresse, mais n'est-ce pas pour nous un devoir de reconnaissance de constater la sympathie que notre recueil a rencontrée dans le monde auprès de tant de gens de bien ?

« Monsieur le comte,

» C'est bien plus qu'un homme aimable, celui auquel » j'adresse remerciments et vive reconnaissance, de l'hom-» mage précieux qu'il m'a fait de ses œuvres ! Celui qui chante » et célèbre la vertu, en a le sentiment et l'harmonie dans » le cœur, je suis donc fière de ce don, et désire vous » témoigner de vive voix, monsieur le comte, ma gratitude, » ainsi que l'assurance de ma haute considération et senti-» ments distingués.

» A. DE POUGELON. »

Paris, le 9 avril.

CHRONIQUE DU MOIS.

I.

LES INSULAIRES DE TAHITI.

Antigono Matamoe.

Le *Messager de Tahiti* nous apporte la nouvelle d'un acte de courage d'autant plus intéressant à enregistrer, qu'il a été accompli, non plus par un homme sorti de nos rangs, mais par un pauvre insulaire étranger aux idées de notre civilisation, et guidé seulement par l'instinct de l'humanité.

Plusieurs soldats de la 3ᵉ compagnie d'infanterie de marine étaient allés se baigner à la mer, près de Taona. L'eau était trouble, et ne permettait pas aux baigneurs de voir le

fond sur lequel ils marchaient. Cependant, et bien qu'aucun d'eux ne sût nager, ils s'avançaient avec la hardiesse qui caractérise nos soldats. Tout à coup, on entend des cris : c'étaient deux des imprudents qui venaient de disparaître. Leurs camarades ne pouvaient leur être d'aucun secours et c'en était fait d'eux, lorsqu'un Mangarévien, Antigono Matamoe, qui se promenait aux environs en attendant l'heure des vêpres, accourut à toutes jambes, et, devinant d'un coup d'œil de quoi il s'agissait, plongea bravement dans le gouffre. Au bout d'un instant, il en ramenait un des soldats à demi mort ; puis, apprenant qu'il y avait une autre victime à sauver, il replongeait, malgré l'état de la mer devenue de plus en plus trouble et houleuse. A plusieurs reprises, il renouvela sa tentative, mais sans succès. D'autres insulaires, accourus dans l'entrefaite, voulurent aussi tenter l'épreuve, et plongèrent à leur tour dans toutes les directions, au risque de se briser contre les têtes de corail dont ces parages sont hérissés. Tous leurs efforts furent inutiles, et ce ne fut que le lendemain que la mer consentit à rendre sa proie.

Antigono ne pouvait se consoler de n'avoir pu sauver qu'une des victimes, et, dans sa naïveté, il disait avec amertume : « Quand les blancs se noieront, s'ils veulent qu'on les sauve, il ne faudra pas qu'ils choisissent un jour où la mer sera aussi trouble. »

II.

FRÈRE ET SOEUR.

Irma Gatelet, de La Chapelle-Felcourt (Haute-Marne), à la veille de sa première communion, était occupée à tirer de l'eau d'un puits très-profond, et rendu dangereux par le mauvais état de la margelle ruinée par le temps. Tout à

coup, le seau lui échappe, elle se porte en avant pour le retenir, et, entraînée par le poids de son corps, elle tombe en poussant un cri.

Ce cri que la terreur a rendu déchirant, sa mère l'a entendu ; elle accourt, se penche sur le puits, et tombe privée de sentiment. Mais le frère de la victime est là, son frère à qui l'unit une étroite amitié ; il ne laissera pas périr la pauvre enfant sans secours. La corde est à sa portée; il s'en saisit, et se laisse glisser jusqu'à fleur d'eau, c'est-à-dire à trente mètres de profondeur. Il plonge son bras dans l'eau une première fois, mais sans succès ; il descend encore, et la main glacée de sa sœur est dans la sienne. Il saisit la pauvre enfant dans ses bras et on les remonte tous deux.

Par un hasard providentiel, la jeune Irma n'avait reçu que de légères contusions, et, le lendemain même, son frère la conduisait, au milieu des félicitations des braves gens de la commune, à l'église de Gizaucourt, où elle faisait sa première communion sous les yeux de sa mère revenue de son émotion, et fière d'avoir de tels enfants.

III.

PAUVRE MÈRE !

Sur la route de Plombières, près des Chartreux, canton de Remiremont, troix chevaux emportés entraînaient une voiture chargée de vin.

Une pauvre femme qui travaillait sur le seuil de sa porte, aperçoit son fils, un enfant de trois ans, qui jouait au milieu de la chaussée. Frappée de terreur à la vue du danger qui le menace, elle s'élance, le repousse, et se jette éperdue au devant des chevaux qui la renversent et la foulent aux pieds.

Les voisins accourent, ils relèvent la pauvre mère ; elle était morte! Mais son dévouement n'avait pas été inutile. L'enfant avait été miraculeusement préservé, et on le retrouva sous le lourd chariot, n'ayant pas même une égratignure.

IV.

LA CARRIÈRE INONDÉE.

Un maître de carrière de Marbaix (Nord), monté sur un échafaudage, travaillait avec un de ses ouvriers à l'épuisement d'une carrière très-profonde envahie par les eaux à une hauteur de 12 à 15 mètres. Soudain un craquement se fait entendre, c'est l'échafaudage qui s'écroule : les deux hommes sont lancés dans l'abîme. A leurs cris, un cultivateur de Dompierre qui travaillait non loin de là, accourt effrayé. Il arrive au bord du gouffre et voit l'eau encore agitée par leur chute.

Il faut certes une rare intrépidité, pour se hasarder dans ces eaux mortes qui dorment sur une profondeur inconnue et dont l'aspect seul glace d'effroi. Descendre dans la carrière jusqu'au bord de l'eau, y plonger, ramener l'ouvrier, puis son patron, n'est cependant pour le brave cultivateur que l'affaire d'un moment. Il aide les deux victimes à reprendre leurs sens, puis il retourne à son travail, comme s'il avait accompli l'acte le plus simple et le plus naturel.

La *Normandie ancienne et moderne*, tel est le titre de l'ouvrage que vient de publier un de nos archéologues les plus distingués, M. P. Philippe.

Ce livre, édité avec un grand luxe typographique, est un

véritable monument élevé à cette noble province qui, par sa fertilité proverbiale, sa température modérée et la valeur morale de ses populations, peut être considérée comme le type et le résumé le plus parfait de la patrie française.

M. Philippe n'a rien négligé pour donner à son travail l'intérêt qui fait souvent défaut dans les ouvrages de ce genre. Il s'est adressé à cet effet aux sommités littéraires de chaque localité ; il a demandé, pour ainsi dire, à chacun son histoire, laissant à ses collaborateurs le soin de faire les honneurs de chez eux, et les révélations piquantes qu'il a ainsi obtenues suffiraient à faire la fortune de son livre.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur a vu par ses yeux tout ce qu'il décrit. Il nous apprend lui-même qu'il a conçu le plan de son œuvre dans un voyage en Normandie, voyage d'artiste et de savant, d'où il a rapporté une riche collection de points de vue et de croquis.

Ce sont ces dessins, spirituellement interprétés par d'habiles lithographes, qu'il donne à la suite de son ouvrage. L'auteur a fait poser devant lui dans leurs costumes pittoresques les pêcheurs et les pêcheuses du littoral, et touts ses types ont le mérite de la reproduction la plus fidèle. Ils donnent un attrait de plus à la publication de M. Philippe, rehaussée encore par une savante notice historique, due à la plume de M. Alexis de Saint-Priest, et qui vaut à elle seule une histoire complète.

M. le Directeur-Gérant a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient souscrire à la revue, que l'*Exemple* ayant clos la publication de sa première série le 31 décembre dernier, il ne pourra être délivré de nouvel abonnement qu'à partir du 1er janvier 1857.

Il est bien entendu que les souscripteurs dont l'abonnement expire le 1er mai, auront la faculté de compléter l'année jusqu'au 1er janvier 1858, et n'auront, en conséquence, que 4 francs à ajouter au prix de leur abonnement.

SOUSCRIPTEURS

D'APRÈS L'ORDRE DE LEURS SOUSCRIPTIONS.

(*Suite.*)

M. le duc de Bassano, grand chambellan de l'Empereur.

Le comte de Boispean.

Madame de Kaïsaroff.

M. Cenac-Moncaut, membre du conseil général du Gers, maire de Saint-Ellex-Theux.

Le prince Czetwertynski.

M. Delabarre, médecin-dentiste de l'Hospice des enfants trouvés et orphelins de Paris.

M. le marquis de Vissec de La Tude.

Saluces (marquis Félix de).

Schey (mademoiselle Fanny).

Laroullière (madame la baronne de).

Perrody-Herans (monsieur).

Montesquiou (général comte Anatole de).

Lachambre (madame Octave).

Jubinal (monsieur), député des Hautes-Pyrénées.

Murat de Lestang (comtesse de).

Dauné (monsieur), agent général de *la Providence.*

O'Gorman Mahon (madame).

Tanay de Nerle (le marquis de), ambassadeur de Toscane.

(*La suite au prochain numéro*).

ERRATA. — Page 128, ligne 20 : M. le docteur Laville n'est pas abonné. — Page 128, ligne 28 : *de* Salignac ; lisez : *comte* de Salignac Fénelon.

Le comte AD. TAB. KROSNOWSKI, *Directeur-Gérant.*

SCEAUX. — Imprimerie de MUNZEL frères.

AVIS.

Le Directeur-Gérant prévient MM. les Abonnés du 1er mai 1856 au 1er mai 1857, que, pour compléter l'année jusqu'au 1er janvier 1858, ils n'auront à ajouter que 4 francs au prix de leur abonnement.

Le Directeur-Gérant engage également les personnes qui se sont abonnées à l'*Exemple* et qui n'ont pas reçu les premiers numéros, à lui adresser leur réclamation. Il prie aussi les Abonnés qui auraient reçu deux exemplaires d'un même numéro, de vouloir bien l'en informer.

Écrire, sans affranchir, au bureau de la Revue, 44, rue Basse-du-Rempart, en ayant soin de faire connaître les changements d'adresse pour éviter tout retard dans la distribution.

MM. LES ABONNÉS DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER, dont l'abonnement est expiré, sont informés que le montant de leur souscription pour la première année sera reçu au bureau de la *Revue*, 44, rue Basse-du-Rempart.

SCEAUX. — Imprimerie de MUNZEL frères.